

Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine



LES POCHEs DU DIABLE

Ernesto Che Guevara

Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par LAURENCE VILLAUME

Préface d'Aleida Guevara



Du même auteur au Diable vauvert

JE T'EMBRASSE AVEC TOUTE MA FERVEUR RÉVOLUTIONNAIRE, lettres, 2021

VOYAGE À MOTOCYCLETTTE, journal de voyage, 2021

JOURNAL DU CONGO, journal, 2022

JOURNAL DE BOLIVIE, journal, 2022

LA GUERRE DE GUÉRILLA, manuel, 2023

MARX ET ENGELS, UNE SYNTHÈSE BIOGRAPHIQUE, essai, 2023

SECOND VOYAGE À TRAVERS L'AMÉRIQUE LATINE, journal, 2024

Titre original : PASAJES DE LA GUERRA REVOLUCIONARIA

ISBN : 979-10-307-0690-1

Copyright © 2006 Ocean Press, the Che Guevara Studies Center, Havana, and Aleida March. Original publication in 2021 by Seven Stories Press, Inc. on behalf of Ocean Press, Melbourne, Australia, and the Che Guevara Studies Center, Havana, Cuba. Direct all rights inquiries and permissions requests to rights@sevenstories.com.

Published in Spanish by Seven Stories Press, Inc., New York and Ocean Sur, Melbourne as *Pasajes de la Guerra Revolucionaria*.

Préface © 2006, Aleida Guevara

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la présente édition

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Sommaire

Note sur la présente édition.....	7
Préface d'Aleida Guevara.....	9

SOUVENIRS DE LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE CUBAINE

Première partie	15
Prologue.....	17
Alegría de Pío.....	19
Le combat de la Plata	25
Le combat d'Arroyo del Infierno.....	34
L'attaque aérienne.....	39
Surprise sur Los Altos de Espinosa.....	46
La fin d'un traître	56
Jours amers.....	62
Les renforts.....	69
La forge des rebelles.....	76
Un entretien célèbre	82
Journées de marche.....	89
L'arrivée des armes.....	95
Le combat d'El Uvero.....	104
Soigner les blessés	116

De retour.....	124
Genèse d'une trahison	135
L'attaque de Bueycito.....	145
Le combat d'El Hombrito	155
El Patojo.....	163
 Deuxième partie.....	 169
Prémices de la révolution.....	171
À la dérive	180
Pino del Agua.....	190
Un épisode désagréable.....	204
Lutte contre le brigandage	212
Le chiot assassiné.....	221
Le combat de Mar Verde	225
Los Altos de Conrado.....	232
Une année de lutte armée	242
Pino del Agua II	285
 Interlude	 303
Une réunion décisive	313
L'offensive finale: la bataille de Santa Clara	322
 Appendices.....	 341
À Fidel Castro (À propos de l'invasion)	343
Le péché de la Révolution.....	348
Lidia et Clodomira	356
 Chronologie	 361
Glossaire.....	367

Note sur la présente édition

La présente édition du livre *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, écrit par le commandant Ernesto Che Guevara, retrace les deux années et quelques jours que dura l'épopée de la Sierra Maestra, depuis le débarquement du yacht *Granma*, le 2 décembre 1956, jusqu'à la victoire de la révolution cubaine, le 1^{er} janvier 1959.

Le livre se divise donc en deux parties : la première comprend les *Souvenirs*, dans leur version originale, revus et corrigés par le Che, édités sous forme d'essai par les éditions Unión en 1963 – ils avaient auparavant été publiés dans la revue (de l'Armée rebelle) *Verde Olivo*, au fil des parutions de celle-ci ; la seconde partie est un recueil de divers récits publiés postérieurement dans cette même revue, sous forme d'articles de presse – raison pour laquelle l'ordre chronologique des événements n'est pas respecté.

Or, à l'occasion de la republication de ce livre, l'édition de 1963 a été « allongée et améliorée » par Ernesto Guevara lui-même, qui annota de sa main l'un des exemplaires qu'il possédait... « au cas où le texte viendrait à être réédité ». Ces corrections apparaissent en gras tout

au long du récit, et quelques fac-similés des pages revues et corrigées de sa main figurent au milieu de l'ouvrage¹.

Chers lecteurs, je vous invite à savourer la passionnante aventure révolutionnaire de la Sierra Maestra racontée par le Che, dont il fut non seulement l'un des protagonistes les plus remarquables, mais aussi l'un des chroniqueurs les plus sensibles, objectifs et sincères.

Centro de Estudios Che Guevara, La Havane, Cuba

1. Nous n'avons pu les reproduire dans le présent ouvrage. (N.d.É.)

Préface

Aleida Guevara

Dans les archives personnelles du Che, il y a quelque temps, ma mère – qui cherchait un document – a trouvé, parmi les papiers de mon père, une note écrite de sa main, qui disait : « Voici le livre des souvenirs, revu et enrichi, au cas où l'on voudrait le rééditer. »

L'histoire commence le 8 mai 1963. Un premier livre, recueillant les souvenirs de la guerre révolutionnaire écrits par le Che, fut mis entre les mains des lecteurs. Ce sont ces mêmes souvenirs qu'il corrigea et auxquels il fit quelques ajouts et modifications, si d'aventure on décidait de les rééditer. Tous ces récits furent rédigés à partir des notes de son journal de campagne, à l'instar du *Voyage à motocyclette*², son premier livre de souvenirs, dans un style toutefois plus précis et recherché, mais sans se départir de leur fraîcheur et de leur dynamisme. Ils se muèrent alors

2. *Voyage à motocyclette*, Au diable vauvert, 2021. Lire aussi *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*, Au diable vauvert, 2024. (N.d.T.).

en chroniques d'une haute valeur testimoniale et en un document d'une inestimable valeur historique.

Des années plus tard, le livre est à nouveau édité, agrémenté d'autres travaux sur la même période, également écrits par le Che et publiés dans divers revues et journaux, mais les modifications indiquées en sont absentes. Depuis, de nouvelles éditions ont vu le jour, certaines comportant les apports proposés, mais sans que des explications pertinentes ne permettent au lecteur de les distinguer du reste du texte.

Le Centro de Estudios Che Guevara, dans son souci de respecter la mémoire historique et tenant compte des insuffisances des éditions précédentes, s'est proposé de rééditer le texte, cette fois-ci avec les modifications dûment signalées, et d'exaucer ainsi la volonté du Che.

L'édition que vous tenez aujourd'hui entre les mains est beaucoup plus précise et aboutie que les précédentes puisque, en plus des annotations, quelques pages facsimilées y figurent, exemples des corrections apportées.

Une fois de plus, le Centro de Estudios est heureux de présenter à ses lecteurs un texte, considéré comme un classique parmi les écrits du Che, qui permet de revivre des moments très particuliers de la vie de ce personnage, à travers une prose claire et directe, propre à son style narratif, et où il raconte des instants décisifs des actions de guérilla, dont les héros sont les hommes et les femmes du peuple cubain, engagés dans la conquête de leur avenir.

Si le Che parvient à communiquer avec vous par le biais de ces singulières chroniques de guerre, notamment avec les jeunes qui n'ont pas eu la possibilité de les lire auparavant, alors très certainement, en refermant ce livre, vous connaîtrez mieux notre peuple et comprendrez davantage une des facettes les plus importantes de notre

processus révolutionnaire ; mais surtout, vous percevrez les qualités humaines des personnes qui ont tout sacrifié pour cette lutte, leurs craintes, leurs limites, et par là-même leur grandeur.

À la lecture de chacun de ces épisodes, vous pourrez revivre à leur côté cette formidable épopée, partager leur tristesse et vous réjouir de leurs victoires. Vous tiendrez de première main une analyse sur le déroulement de cette guerre, et sur la façon d'agir de ses protagonistes lorsqu'ils se voyaient obligés de se lancer dans des analyses critiques et autocritiques. Ces dernières serviront sans doute d'expérience et de leçon à tous ceux qui se proposent de faire de la lutte révolutionnaire leur arme de combat. Elles éviteront qu'à leur tour ils ne commettent les mêmes erreurs.

Dès la première lecture de ce livre est resté profondément gravé en moi le récit du « Chiot assassiné » ; jamais je n'ai pu l'oublier, j'entends encore au fond de moi les glapissements du jeune chien et j'éprouve même un sentiment de culpabilité. Nul ne peut ignorer que, lorsqu'on se trouve au cœur du combat, toute décision est une question de secondes, et que de la rapidité de son exécution dépend la vie de beaucoup de camarades. On peut être sûr d'avoir agi comme il le fallait, mais on ne peut se défaire de la douleur que nombre de nos choix provoquent parfois. Tous ces sentiments confus ou contradictoires font partie de l'individu qui lutte ; oui, ce sont des êtres humains comme vous et moi ou comme beaucoup d'autres, avec cette complexité qui fait de nous des personnes distinctes et grâce à laquelle nous sentons que nous appartenons à une espèce bien vivante.

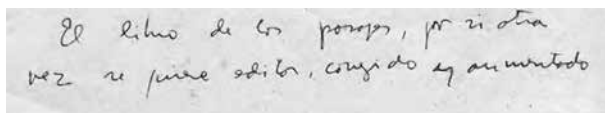
J'espère que la lecture de cet ouvrage, écrit par l'homme que nous pouvons qualifier de chroniqueur de l'ultime

étape de la guerre de libération de mon peuple, vous sera agréable et bénéfique. Préparez-vous aux embuscades, à faire des choix douloureux et à lutter pour la liberté aux côtés de ces combattants, à travers les yeux et le vécu d'un des chefs les plus aguerris et les plus estimés de la révolution cubaine. Mais, à la fin du livre, ne laissez pas tomber les armes, désormais les plus utiles, celles de la connaissance et de la compréhension, et continuons à nous battre ensemble pour un monde meilleur.

Hasta la Victoria Siempre! [« Jusqu'à la Victoire, Toujours! »]

La Havane, juin 2005

Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine



*El libro de los pasajes, por si otra vez se quiere editar,
corregido y aumentado
Ernesto Che Guevara*

« Voici le livre de mes souvenirs, revu et enrichi
au cas où l'on voudrait le rééditer. »
Ernesto Che Guevara

Première partie

Prologue

Depuis longtemps nous pensions écrire une histoire de notre révolution qui embrasserait ses multiples aspects et facettes. Les chefs de cette épopée ont souvent évoqué – publiquement ou officieusement – leur désir de retracer les différents événements qui l’ont marquée, mais le temps leur fait défaut ; et le souvenir de la lutte insurrectionnelle se dissout au fil des ans dans les brumes du passé sans que les épisodes de cette aventure, qui fait pourtant partie de l’histoire de l’Amérique, soient clairement relatés dans un témoignage écrit. Nous avons donc entrepris de rassembler nos souvenirs personnels des attaques, **escarmouches**, **combats** et luttes que nous avons menés. Nous n’avons pas l’intention de reconstituer cette histoire à l’aide de fragments de souvenirs et de quelques notes prises par-ci par-là ; bien au contraire, nous voulons qu’elle soit relatée dans son intégralité par ceux qui l’ont vécue.

Chacun de nous était assigné à une région précise et délimitée de Cuba pour mener le combat le temps qu’a duré le conflit [2 décembre 1956 – 2 janvier 1959], cela nous a bien entendu empêchés de participer à la lutte

et aux événements qui se sont déroulés ailleurs; nous pensons donc que, pour que tous les participants de l'épopée révolutionnaire aient la possibilité de prendre part au récit, et pour que la chronologie soit respectée, le mieux est de commencer par le premier combat, qui est aussi le seul de tous ceux auxquels participa Fidel qui se solda par une défaite: l'attaque-surprise d'Alegría de Pío.

Nombre de nos hommes ont survécu à cette action et chacun d'eux est invité à contribuer au récit en y apportant son propre témoignage. En contrepartie, nous exigeons la stricte véracité des faits; l'auteur ne devra en aucune manière déformer la vérité dans le but de faire valoir, de magnifier une position personnelle ou de décrire un événement auquel il n'aurait pas assisté. Nous exigeons également que le narrateur, après avoir détaillé les événements par écrit en fonction de son éducation et de ses dispositions, se lance dans l'autocritique la plus sévère de son récit pour en ôter tout mot qui ne se référerait pas à un fait avéré ou **dont** l'auteur ne serait pas **assuré** de la véracité. C'est dans cet esprit que nous pouvons commencer à coucher nos souvenirs sur le papier.

Alegría de Pío

Alegría de Pío est un lieu-dit de la province d'Oriente, appartenant à la commune de Niquero, **situé** non loin de Cabo Cruz, où nous fûmes surpris le 5 décembre 1956 par les troupes de la dictature.

Nous arrivions exténués après une marche plus pénible que longue. Après avoir débarqué le 2 décembre sur une plage connue sous le nom de Las Coloradas, et perdu la quasi-totalité de notre équipement, nous avons cheminé durant des heures interminables, chaussés de bottes neuves, dans des marécages d'eau de mer. **Ce qui** avait provoqué des ulcérations aux pieds de toute la troupe pour ainsi dire. Nos bottes ou les mycoses n'étaient cependant pas nos seuls ennemis. Après avoir quitté le port de Tuxpan, le 25 novembre, jour où soufflait un fort vent du nord interdisant toute sortie en mer, nous avons atteint Cuba au terme de sept jours de traversée du golfe du Mexique et de la mer Caraïbe, sans nourriture, avec un bateau en piètre état, et nos hommes, peu habitués au **va-et-vient de la mer**, souffrant presque tous de nausée. Toutes ces mésaventures avaient considérablement entamé le moral de la troupe, constituée de nouvelles recrues qui ne s'étaient encore jamais battues.

De notre matériel de guerre ne restaient que le fusil, la cartouchière, et une poignée de balles mouillées. Notre arsenal médical avait disparu, nos sacs à dos étaient **en grande partie** restés dans les marais. La veille, nous avançons de nuit, le long des cannaies de l'exploitation qui appartenait alors à Julio Lobo. Pour tromper la faim et la soif, nous nous gavions de tiges de canne à sucre trouvées en bordure des chemins, crachant la bagasse au gré de nos foulées, comme autant de traces de notre passage. Outre ces impairs à mettre sur le compte de notre inexpérience, les soldats n'eurent guère besoin d'enquêtes approfondies pour nous trouver, puisque nous apprîmes un an plus tard que l'auteur principal de la trahison qui allait les conduire tout droit jusqu'à nous n'était autre que notre guide. **Lorsque nous faisons halte**, nous le laissons en effet libre d'aller et venir, commettant une erreur que nous allions répéter à plusieurs reprises pendant la lutte, jusqu'à ce que nous apprenions, à nos dépens, que les éléments de la population civile dont on ne connaît pas les antécédents doivent être surveillés de près dans les zones à risque. **Dans de telles circonstances**, nous n'aurions pas dû permettre à notre faux guide d'errer à sa guise.

À l'aube du 5 décembre, rares étaient ceux d'entre nous qui pouvaient faire un pas de plus. Les hommes étaient au bout du rouleau, avançaient de quelques mètres, puis demandaient à se reposer un long moment. On décida donc de faire halte au bord d'une plantation de canne à sucre, dans un petit bosquet clairsemé, relativement proche de la montagne. Ce matin-là, nous fûmes nombreux à dormir du sommeil du juste.

Vers midi, nous commençâmes à percevoir des signes inhabituels : les avions Biber et autres types de bimoteurs civils ou militaires survolaient les alentours. Certains

de nos hommes coupaient tranquillement des tiges de canne sans penser que les engins ennemis volant à vitesse réduite et à basse altitude pouvaient les voir. Ma mission, à l'époque, en tant que médecin de la troupe, était de soigner les plaies des pieds blessés. Je crois me souvenir de l'homme auquel j'ai porté mes derniers soins ce jour-là. **Ce camarade** s'appelait Humberto Lamotte³ pour lui, ce fut **aussi** son dernier jour. Son visage aux traits tirés et angoissés tandis qu'il quittait l'infirmerie improvisée pour rejoindre son poste, portant dans ses mains les chaussures qu'il ne pouvait plus remettre, reste gravé dans ma mémoire.

[Jesús] Montané* et moi étions adossés à un arbre, à parler de nos enfants respectifs; nous mangions notre maigre ration – un demi-chorizo et deux gâteaux secs – quand retentit un premier coup de feu; puis quelques secondes de silence, et un orage de tirs – ou du moins c'est ce qu'il sembla à notre esprit anxieux lors de ce baptême du feu – s'abattit sur le groupe de nos quatre-vingt-deux camarades. Mon fusil n'était pas des meilleurs, conformément à ma propre demande; ma condition physique étant déplorable à la suite d'une forte crise d'asthme qui s'était emparée de moi au cours de la traversée maritime, je ne voulais pas qu'une arme de valeur **soit gâchée** entre mes mains. J'ignore quand et comment les événements se sont enchaînés; mes souvenirs s'embrouillent. Je me rappelle que, en plein milieu de la fusillade, [Juan] Almeida* – qui était alors capitaine – vint demander quels étaient les ordres, mais plus personne n'était là pour les donner.

3. Les noms suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire, p. 382, en fin de volume. (N.d.T.)

J'appris plus tard que Fidel avait tenté en vain de regrouper les hommes dans la cannaie toute proche, que nous pouvions atteindre en franchissant juste la clôture, mais le feu de l'ennemi était trop intense, nous nous étions laissé bêtement surprendre. Almeida est revenu prendre en charge son groupe; et à ce moment-là, un camarade a oublié une caisse de munitions presque à mes pieds. Je le lui ai signalé; je revois encore nettement son visage, à cause de la terreur qu'il exprimait, qui semblait me dire quelque chose comme: « C'est pas le moment de penser aux boîtes de cartouches »; puis il s'est précipité sur le chemin de la cannaie (il fut ensuite assassiné par l'un des sbires de Batista). Ce fut sans doute la première fois que je me trouvai confronté au dilemme de devoir choisir entre ma vocation de médecin et mon devoir de soldat révolutionnaire. J'avais devant moi un grand sac à dos plein de médicaments et une caisse de munitions, tous deux pesaient trop lourd pour être transportés par un seul homme. J'ai pris la caisse de cartouches, abandonnant le sac pour traverser le terrain découvert qui me séparait du champ de canne. Je me souviens parfaitement de Faustino Pérez*, à genoux sur le chemin, déchargeant sa mitraillette sur l'ennemi. À mes côtés, Arbentosa, un camarade, tentait également de rejoindre le champ de canne à sucre. Une rafale de coups de feu, semblable aux autres, nous toucha tous les deux. Une forte douleur dans la poitrine et une brûlure dans le cou me firent penser que mon heure était venue. Arbentosa, vomissant son sang par le nez et la bouche, transpercé par **une** balle de calibre 45, hurla quelque chose comme: « Ils m'ont tué », et se mit à tirer de tous côtés, comme un fou, alors que l'ennemi demeurait encore invisible. Projeté au sol, je criai à Faustino: « Ils m'ont **eu**! » Faustino, en pleine action, jeta

sur moi un rapide coup d'œil et me dit que ce n'était rien, mais je pouvais lire dans ses yeux la condamnation que signifiait ma blessure.

Allongé par terre, je tirai en direction de la montagne, pris du même instinct destructeur que l'autre blessé. Immédiatement, en cette minute où tout semblait perdu, je me suis mis à réfléchir à la meilleure façon de mourir. Un vieux conte de Jack London m'est alors revenu en mémoire, où le protagoniste, étendu près d'un tronc d'arbre dans une région gelée d'Alaska, se sachant condamné à mourir de froid, s'apprête à en finir avec dignité. C'est la dernière image **nette** dont je me souviens. Quelqu'un, à genoux, criait qu'il fallait se rendre et on entendait une autre voix – j'ai appris plus tard qu'il s'agissait de celle de Camilo Cienfuegos* – qui répondait : « Ici, personne ne se rend... », en terminant par un juron. Tout agité, Ponce* s'approcha de moi en désignant un trou dans sa cage thoracique ; il respirait difficilement, une balle lui avait apparemment traversé un poumon. Il me dit qu'il était blessé et, en toute indifférence, je lui indiquai que nous partagions le même sort. Il continua à se traîner en rampant jusqu'à la canne à sucre, pour retrouver nos compagnons qui, eux, étaient indemnes. Je me suis retrouvé là, tout seul, à attendre la mort. Puis Almeida est arrivé et m'a donné le courage de continuer ; malgré la douleur, je l'ai suivi et nous avons pénétré dans le champ. J'ai alors vu notre grand camarade Raúl Suárez* exhiber son pouce éclaté par une balle et Faustino Pérez qui le lui bandait à côté d'un tronc d'arbre ; ensuite tout s'est accéléré avec les avions qui volaient en rase-mottes en **nous arrosant** de tirs de mitrailleuses, semant la confusion au milieu de scènes tantôt dantesques, tantôt grotesques, comme ce combattant corpu lent qui essayait à tout prix

de se cacher derrière de minces tiges de canne, et cet autre qui réclamait le silence sous le fracas des coups de feu, sans trop savoir pourquoi.

Un groupe dont nous faisons partie, ajouté à Ramiro Valdés*, alors lieutenant, et aux camarades Chao et Benítez, s'est formé avec, à sa tête, Almeida. Nous avons traversé le chemin en bordure du champ de canne à sucre pour atteindre une montagne salvatrice. C'est à ce moment-là que nous avons entendu les premiers cris : « Feu ! » ; des colonnes de fumée et de feu s'élevaient dans la plantation, bien que je ne puisse l'affirmer, car j'avais davantage en tête la désillusion de la défaite et l'imminence de ma mort que les aléas de la bataille. Nous avons marché jusqu'à ce que la nuit nous empêche de progresser et nous nous sommes résolus à dormir tous ensemble, serrés les uns contre les autres, attaqués par les moustiques, tenaillés par la faim et la soif. Tel fut notre baptême du feu, le 5 décembre 1956, dans les environs de Niquero. Et c'est ainsi que commença à se forger ce qui allait devenir l'Armée rebelle.